

La grande lessive

Vous pouvez vous trouvez suite à un gros orage, dans une période de pluie qui n'en finit pas. Nous avons exprimé cet état pénible dans un texte d'il y a quelque dix ans – comme le temps passe, on n'a pas vécu et l'on est déjà vieux !

Bref, la grande lessive. Les abords du chalet, à cause du bétail qui y patrigote dans l'attente d'un abri, étaient dans un état lamentable, de la boue et de la terre partout, des trous remplis d'eau, bref, la purée maximum. On ne savait plus comment faire pour accéder au pâturage lui-même, tant le tour de la bâtisse était devenu impraticable. Les bottes s'y enfonçaient tant qu'on croyait parfois ne pas pouvoir les retirer. Et quand on les retirait, elles faisaient un gros bruit de suction.

Une chose pourtant dans ce marasme presque absolu, avait quand même fait plaisir à Louis. Le temps était si mauvais dehors, que quelques fois, on avait du attacher les vaches et les génisses à l'écurie, les ayant faites rentrer par les deux portes qu'il y a. Elles étaient alors toutes là, soixante en tout, attachées aux barres les unes à côté des autres. Comme autrefois, se disait-il, quelque part heureux de ce retour, qui le replongeait au cœur de sa vie de berger, quand il n'était pas question de ne pas attacher une seule fois dans une saison. On avait entendu le bruit des liens de fer que l'on empoigne, des barres de bois qui ballottent dans leurs emplacements. On avait entendu le pas des vaches, le cri des hommes, les glissades, les charogne, les grande salope je m'en vais te montrer, moi. Bref, on revenait dans le bon vieux temps pour non seulement retrouver les mêmes gestes qu'autrefois, alors qu'on attachait, les mêmes jurements parce que les vaches ne sont pas toujours aussi dociles qu'on le souhaiterait, les mêmes bruits et les mêmes odeurs.

Quand les bêtes pénétraient dans l'écurie après qu'elles aient été longtemps dehors, détrempées, elles fumaient. Véritablement. Il y avait comme une brume dans ce local de peu de hauteur qui ne disparaissait que peu à peu, quand toutes celles-ci s'étaient réchauffées dans cet environnement vite empli d'une chaleur épaisse et humide. On sentait le bétail à plein nez, le poil, l'haleine, et puis aussi les déjections qui ne manquaient surtout pas. Chaude odeur de pisser, et parfum pénétrant de bouse, puissant à l'extrême. Et les bêtes fumaient jusqu'à ce qu'elles se soient ressuyées. Alors sèches enfin, couchées sur les planches qui s'étaient elles aussi quelque peu ressuyées, elles étaient bien et pour l'heure ne demandaient pas à sortir, d'autant plus que l'on voyait encore deux larges rideaux d'eau devant les deux portes restées grandes ouvertes. On attendrait le temps qu'il faut pour les réexpédier dans le pâturage. Et surtout que l'on ait trait.

N'empêche, Louis, mis à part cette étincelle d'un bonheur ancien retrouvé, en ce mois de septembre pourri comme jamais, il était désespéré. On ne voyait plus le soleil. La nuit, on n'avait pas le moral. On avait parfois envie de se déguiller. Si c'est ça le monde, le monde du travail surtout, pas la peine de vivre. Et ça

n'arrêtait pas, sur les toits, sur les pâturages. Des endroits où cela ne posait aucun problème, la pluie pénétrait immédiatement dans le sol pour aller se perdre dans la porosité formidable du sol. On ignore ce qu'elle y ferait. Mais en d'autres lieux, ces plans que l'on dit mouillants, c'était la catastrophe, les bêtes plongeait presque jusqu'aux genoux dans un sol liquéfié. Fallait voir la couche de terre qu'elles ramenaient quand elles revenaient au chalet. Elles étaient même si dégueulasses, on ne pouvait pas employer un autre mot, qu'il fallait parfois les nettoyer un peu, et tout cela dans l'espoir que le lendemain tout se remettrait en ordre. Mais voilà, le lendemain, il était tout pareil. Et ça recommençait.



La grande lessive suivie en fin de saison, pourquoi pas, par une première petite neige.

C'est le genre d'époque, quand l'on approche de la fin et que l'on aimerait quand même un peu de lumière pour terminer la saison, qui faisait horreur à Louis. Il n'avait pas le moral, surtout le matin, quand il retrouvait le même spectacle et qu'il lui fallait descendre dans la cuisine froide pour allumer le feu, tâche qui lui incombait. Pour peu qu'il ait en plus ses problèmes de « déraillement », comme il disait, état où il ne savait plus au juste où était la réalité des choses, nageant dans une soupe très inquiétante où les éléments que

l'on connaît pourtant depuis que l'on est né se délitent, dans ces moments-là, il se l'avouait froidement, il aurait mieux aimé être mort que de poursuivre sur cette lancée, tout au moins inconscient jusqu'à ce que la situation se rétablisse. Mais cet état de mort qu'il souhaitait, et cela est bizarre, n'impliquait d'aucune manière la mise en bière, le passage à l'église et puis la descente en terre, non, rien de tout ce tremblement, une simple mise au rencart où l'on ne sent plus rien et où surtout où l'on ne pense plus. Une parenthèse. De la durée de celle-ci, dans de tels moments, il ne pouvait d'aucune manière la déterminer. Juste quelques heures peut-être, à la limite quelques jours, le temps que les conditions atmosphériques retrouvent une normale. Et puis il y avait aussi que quand il avait allumé le feu, que le sapin pétillait dans le creux, que les lueurs des flammes se mettaient à jouer avec les ombres sur les murs et que l'on commençait à avoir chaud, il oubliait ses rancœurs contre l'humanité ou contre lui-même, et il reprenait quelque espoir, et même s'il pouvait voir par la fenêtre de la cuisine la pluie toujours en rideau devant les deux fenêtres. Peut-être bien même, que c'en serait fini ce matin. Et qu'à midi à nouveau, on serait en plein soleil, comme aux beaux jours de l'été alors que la lumière vous éblouit et que l'on pourrait même aller en chaussettes partout que l'on ne se mouillerait pas les pieds !

Ces fins de saison, tout de même. Quand il fait grand beau, par là-haut, et que déjà les feuillages jaunissent... C'était souvent alors que l'on rencontrait des touristes attirés par cette nouvelle beauté de l'automne, ou par des champignonnières. Pour les bergers, aller aux champignons, ils n'en ont pas le temps. Ces gens-là, ils voyaient le paysage, ils vous voyaient vous, dans votre environnement apparu tout à coup si chaleureux et ils vous disaient :

- Mais qu'est-ce que c'est beau, par ici. Et ce que vous devez y être heureux. Moi, si je n'avais pas mon métier par en bas, j'y ferais volontiers ma vie ! Mais cher Monsieur, cet alpage, votre univers, c'est le paradis ! Par hasard, vous ne le vendriez pas ?

On ne répondait pas grand-chose, on ne voulait pas trop décevoir de si grands rêveurs. On leur disait juste :

- Oh vous savez, ce n'est quand même pas tous les jours comme aujourd'hui.

Et l'on pensait alors à ces autres journées de fin de saison, toutes humides, toutes tristes et froides, où dehors mettre les mains sur le manche d'un outil est un véritable supplice, et où, quand vous avez le malheur de vous cogner ces mêmes mains quelque part, tant elles sont froides, il conviendrait mieux de dire glacées, mouillées en plus, le mal que ça vous fait vous donnerait presque des larmes dans les yeux.

Et on les voyait ces autres, qui allaient contre en bas pour rejoindre leur voiture et pour retrouver bientôt leur maison, où, si par hasard ils avaient un peu froid, il leur suffisait de tourner le bouton du radiateur pour que tout se remette en place. En moins d'un quart d'heure. En moins de temps aussi qu'il n'en faut

pour oublier cet extraordinaire paradis qu'ils avaient découvert tout à l'heure
par en haut, près du chalet !